



HAL
open science

Autonomie, développement personnel et bien-être : Robert Castel, un visionnaire des effets de la culture psychologique

Claude Martin

► To cite this version:

Claude Martin. Autonomie, développement personnel et bien-être : Robert Castel, un visionnaire des effets de la culture psychologique. 2024. halshs-04789215

HAL Id: halshs-04789215

<https://shs.hal.science/halshs-04789215v1>

Preprint submitted on 18 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autonomie, développement personnel et bien-être : Robert Castel, un visionnaire des effets de la culture psychologique

Claude Martin
Directeur de recherche émérite au CNRS

« L'existence de l'individu et l'histoire de la société ne se comprennent qu'ensemble »
(Charles Wright Mills, L'imagination sociologique)

En 1979, Robert Castel publie avec Françoise Castel et Anne Lovell *La société psychiatrique avancée. Le modèle américain*¹, un ouvrage issu d'une enquête menée dans trois Etats des Etats-Unis d'Amérique (Californie, New York et Massachussets) sur le dispositif de santé mentale. Pour le couple Castel - elle psychiatre et lui sociologue - il est question, un peu à la manière d'un voyage Tocquevillien, de repérer grâce à ce regard éloigné ce qui pourrait préfigurer les évolutions en cours en France. Et pour ce faire, ils sont épaulés par Anne Lovell, une américaine fondatrice d'une *free clinic* en 1970, impliquée dans plusieurs expérimentations de transformations des institutions psychiatriques et pénitentiaires aux USA, mais aussi à Parme en Italie, aux côtés de Franco Basaglia. Les trois auteurs conjuguent leurs efforts durant une année pour retracer depuis le 19^{ème} siècle les principales évolutions qui ont marqué la prise en charge de la maladie mentale dans ce pays et surtout au cours des dernières décennies.

Parmi les idées majeures figurent tout un ensemble d'observations et d'hypothèses concernant le développement à partir des années 1960, parallèlement au mouvement de la contre-culture, de « thérapies pour les normaux », autrement dit de nouvelles méthodes², des « innovations post-psychanalyse », traduisant « l'élargissement du champ d'application d'un principe d'intervention psychologisant »³. Cet ensemble de techniques, qu'elles soient comportementales, spirituelles et/ou corporelles, ont pour finalité d'optimiser le sujet, de développer le potentiel humain, de garantir la croissance psychique et le développement personnel, de maximiser le rendement humain, de paver le chemin d'un certain accomplissement pour, *in fine*, atteindre le bonheur.

On mesure, près d'un demi-siècle plus tard, à quel point ce travail a été visionnaire et annonciateur d'un champ de recherche dédié très prolifique : les *therapeutic cultures studies* incluant l'étude de la psychologie populaire (*popular psychology*), mais aussi une préoccupation politique transnationale : la promotion du bien-être, de la naissance à la mort, à l'école, au travail et dans la vie privée, au nom de l'autonomie, par intériorisation d'un ensemble de bonnes pratiques de travail sur soi, qui se doivent d'être simples et efficaces. Castel décrivait ainsi ce monde émergent caractérisé notamment par la diffusion d'une culture psychologique : « Plus de passé, ni d'histoire, ni d'avenir, ni de théorie. Tout est étalé dans l'éternel présent de la rationalité technique... où le développement de soi consiste à maximiser ses capacités productives, à être performant dans le travail, la sociabilité, le sport ou la jouissance. »⁴

¹ Castel F., Castel R., Lovell A., 1979, *La société psychiatrique avancée. Le modèle américain*. Paris, Grasset.

² Thérapies comportementale, familiale, sexuelle, Gestalttherapy, bio-énergie, cri primal, analyse transactionnelle, développement de groupes de rencontre, etc.

³ Op. cit., p. 298.

⁴ Castel R., « Psychamérique : vers la société postpsychanalytique », *Pouvoirs*, n°11, 1979, p. 153.

Si l'on met en regard ces analyses avec l'explosion de la thématique du bien-être et de la culture psy depuis l'entrée dans le 21^{ème} siècle, en particulier dans le monde anglo-américain, on peut être surpris du relativement faible écho qu'a eu cet ouvrage que Castel va amplement compléter et affiner avec la publication deux ans plus tard de *La gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après psychanalyse* (Minuit, 1981)⁵. Comment expliquer ce faible écho dans le monde académique anglophone ? Castel et ses coautrices auraient-ils eu raison trop tôt ? A moins que précisément la réception de cet ouvrage traduit et publié trois ans plus tard aux Etats-Unis sous le titre *The psychiatric society* (Columbia university press, 1982) ait été mal reçu dans le monde anglophone, et notamment aux USA, précisément. Nous explorons ces deux premières explications.

Mais il en est d'autres, dont une renvoie au fait que ce travail visionnaire est resté dans l'ombre d'un autre auteur, Michel Foucault, autrement plus relayé et commenté dans le monde anglophone dans les années 1980 (en particulier après sa mort en 1984)⁶. Une explication complémentaire renvoie à l'importance et à la place occupée par un autre auteur, Nikolas Rose, un professeur de la London school of economics puis du King's College, qui partant des travaux de Foucault a exploré ces reconfigurations de la psychiatrie et de la santé mentale au Royaume-Uni, et notamment l'importance prise par les neurosciences. D'une certaine manière, on pourrait donc avancer que la place était déjà prise. Mais le plus probable, selon nous, est que le travail précurseur de Françoise Castel, Robert Castel et Anne Lovell a finalement été digéré par l'histoire et l'entrée dans le nouveau siècle, leurs hypothèses avant-gardistes ayant été amplement confirmées par l'histoire.

De quelques leçons de « la société psychiatrique avancée »

En monographiant les expériences menées du début des années 1960 au milieu des années 1970, *La société psychiatrique avancée* va bien au-delà de la monographie et de l'inventaire. Il met en lumière des bouleversements encore largement incompris ou inexpliqués à l'époque. La généalogie du secteur de la santé mentale américaine proposée permet de repérer trois schémas qui vont s'empiler au fil du temps, étendant considérablement la pénétration de cette logique « psy » dans l'ensemble de la société américaine. Le premier correspond au « schéma de réparation », qui a longtemps prévalu, « c'est-à-dire un ensemble d'interventions techniques sur des populations gravement invalidées et très limitées numériquement, afin de restaurer leur fonctionnement normal ou, à défaut, de les neutraliser en les enfermant »⁷ (Castel et al., 1979, p. 348) (la réponse asilaire). S'ajoute ensuite « un schéma de prévention, avec l'ambition d'intervenir sur les conditions du milieu dans la mesure où elles sont aptes à compromettre, conserver ou restaurer la santé... d'où une inflation des techniques mises en œuvre et une multiplication des populations concernées » (idem). Avec l'explosion dans les années 1960 des « thérapies pour les normaux », s'ouvre enfin un troisième schéma, celui du « renforcement de la normalité », dont « le but n'est plus de guérir ni même seulement de conserver la santé ; il est de corriger des déviations et de maximiser le fonctionnement de l'individu en l'assimilant à un modèle technique, donc manipulable, enserré dans un milieu scientifiquement contrôlable et modifiable » (p. 349). Après la phase d'expérimentations, un nouveau marché se dessine alors qui « ne concerne plus seulement ceux qui se sont signalés ou qui se signalent par leur

⁵ Ouvrage qui ne semble pas avoir été traduit en anglais.

⁶ De ce point de vue, l'ouvrage de Jacques Donzelot, parfois présenté comme un élève de Foucault, a eu un écho incomparablement plus fort. *La police des familles* avec sa préface de Gilles Deleuze publié en 1977 a été traduit (*The Policing of families*, Pantheon books, 1979), deux ans avant l'ouvrage de Robert Castel, Françoise Castel et Anne Lovell.

⁷ Castel et al., 1979, p. 348

non-intégration, qui n'intervient plus seulement dans les zones de déstabilisation de la société. S'adressant à l'individu 'normal' ou presque, il tente de manipuler les conditions de la santé et pas seulement celles de la maladie ; d'intervenir sur les facteurs positifs de l'adaptation et pas seulement sur ses ratés ; se tournant vers le social, il ne vise plus seulement à éliminer des dysfonctionnements, mais à dégager les processus d'une sociabilité accomplie pour en maximiser le rendement. » (p. 333). Ce nouveau schéma concerne alors la population générale.

Cette psychologisation du social par le recours à toute une gamme de méthodes et de techniques concerne de nombreuses sphères de l'existence, privée et publique, allant de l'éducation au travail en passant par la sexualité, le couple, la famille et la vie quotidienne. Robert Castel et ses deux co-auteurs qualifient ces nouvelles techniques de « bâtards de la psychanalyse », qui loin de se limiter aux catégories des personnes en rupture avec l'ordre social, entend désormais toucher la masse. « L'accomplissement d'une vie meilleure devient dès lors le résultat d'une méthode qui déploie une batterie d'exercices pour promouvoir une transformation... une sorte de plus-value de bien être ou de jouissance »⁸.

Ces développements supposent également de saisir de multiples paradoxes au sens où se mêlent des processus de désinstitutionnalisation puis de réinstitutionnalisation ; de déprofessionnalisation (avec le rôle joué par les profanes, les bénévoles et les pairs) puis de reprofessionnalisation ; mais aussi le passage d'une improvisation spontanée à une technicisation. Deviennent tout aussi confus les frontières entre d'une part, gratuité, accès libre et marchandisation ou commerce, et d'autre part entre approche spontanée et recours à la science, voire au scientisme. La conclusion de Castel et ses co-auteurs est forte et abrupte : « Guérir c'est bien, prévenir c'est mieux, mais maximiser le fonctionnement de l'homme à la place qui lui est assignée, et même le faire changer selon les normes requises par la dynamique qui reproduit l'ordre social, c'est sans doute la perfection d'une politique qui économise la politique » (p. 335). En somme, au travers de ce processus et de ces changements s'esquissent des formes de décollectivisation de la question sociale et une lecture individualiste, ce que Castel aura l'occasion de faire comprendre dans la suite de ses recherches.

Dans *La gestion des risques*, il affine ces pistes d'analyse sur le « développement d'une culture psychologique généralisée » dans les années 1970 en France. En montrant comment la notion de risque (fondée sur l'idée de facteurs de risques ou de probabilité d'avènement d'un comportement indésirable) s'est substituée à celle de dangerosité, Castel « faisait l'hypothèse que la gestion des populations à risques et l'activation des capacités de l'individu pourraient constituer des principes directeurs du nouveau mode de gouvernemental néolibéral qui se mettaient alors en place. » (p. 10 de la préface à la nouvelle édition en 2011) ; « le psychologique fonctionnant comme un analogon du social » (p. 11)⁹.

La réception de l'ouvrage aux USA et dans le monde anglophone

Traduit et publié trois ans après sa version française, en 1982, *The psychiatric society* a reçu un accueil plutôt mitigé dans le milieu académique anglophone. Sur un échantillon de six recensions dans des revues américaines et anglaises l'année qui a suivi sa parution, une seule

⁸ Castel R. (1979), « Psychamérique : vers la société post-psychanalytique », *Pouvoirs*, n°11, p. 146.

⁹ Il expose cette analyse dans un article intitulé « From dangerousness to risk », dans *The Foucault Effect. Studies in Governmentality*. G. Burchell, C. Gordon, P. Miller, University of Chicago Press, 1991, p. 281-298.

est clairement positive, celle de J. E. Owen, qui écrit par exemple : « *The psychiatric society* is a highly objective and comprehensive survey of the US mental health establishment, dealing with its larger role in the society, its relations with government and the private sector, the political forces that affect it and its norms, and issues regarding the future of the movement”.¹⁰

Mais le moins que l'on puisse dire est que cet argument d'objectivité ne fait pas l'unanimité. C'est même précisément le contraire, puisque les autres notes critiques sont unanimes sur ce point : l'ouvrage est considéré comme partisan, provocateur, ne laissant aucun doute sur le parti-pris des auteurs qui donnent à voir un contrôle social généralisé, ne rendant pas compte de la qualité des investissements professionnels consentis ou des réussites de ce secteur. A titre d'exemple, voici quelques extraits, plus ou moins critiques.

« Although the book is carefully researched and written, some will undoubtedly interpret it as polemic. » Jack Haas, *Contemporary Sociology*, November 1983, Volume 12, Number 6, 693-694)

« Although they acknowledge various forces, personalities, and processes contributing to its development, they (the authors) seem to arbitrarily choose one of its many functions and consequences - social control - to explain the complex and total development of community mental health in the United States. In the process, they minimize the many achievements derived and the benefits to numerous patients and citizens alike and fail to appreciate the mutual impact on each other of psychiatry and other national institutions ». (Samuel O. Miller, *Social Work*, March, April 1984, 200-201).

« Although I am grateful to the authors for evoking my latent patriotism and for revealing the anti-Americanism that is apparently taken for granted in some European discourse about the U.S. mental health professions, I can find little else for which to commend them. Their treatment of the topic is not only brashly ideological (and that after having made firm promises to be value-free), it is not supported by solid evidence and is not argued cogently ... To describe a century of inpatient and outpatient settings and therapies, the deinstitutionalization issue, American mental hygiene movements, private practice modalities, and alternative treatments is a herculean self-assignment. The result here is too often the superficial treatment of very complex matters, and there are more than occasional internal inconsistencies and embarrassing errors in this reporting » (A. Brodtkin, *American journal of orthopsychiatry*, 1983, DOI: 10.1037/h0098792).

« To accomplish their ends, the authors attempted to combine 'involvement and aloofness, objectivity and criticism, impartiality and commitment'. The results are disappointing. While many of their observations are acute and reflect sensitivity to the nuances of social reality, the findings are often overwhelmed by conclusion that seem to derive more from the theses from which they started than from the data with which they were confronted. As a result, what they have learned seems distorted, their warning seems shrill.... More than anything, it tells us about the extraordinary pitfalls of research more driven by polemic than analysis ». (R. Bayer, *Crime and delinquency*, avril 1983, pp. 295-297).

« All in all, the recent history of American mental health policy is shown to be one of greed, professional revalry and financial expediency... This story contains no heroes; only villains and their victims. In *The psychiatric society* the villains always win and, ultimately, it all seems too one-sided and predictable to be entirely convincing » (R. Golding, *The British Journal of sociology*, vol. 34, n°2, pp. 291-294.)

Pour les auteurs de ces notes critiques, *The Psychiatric Society* est essentiellement une mise en accusation des objectifs de contrôle social mis en œuvre par les agents et acteurs du domaine aux Etats-Unis. Ces auteurs refusent de voir manifestement que dans l'analyse proposée, il n'est jamais question d'une intentionnalité, d'un objectif explicite de certains

¹⁰ E. Owen, *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1983 Jan 01. 465, p.197-198

agents, mais bien d'un processus systémique, global, qui est d'ailleurs allé de pair avec des logiques émancipatrices (l'abandon de l'enfermement et la désinstitutionnalisation, les mouvements sociaux de la contre-culture et la quête de liberté d'une nouvelle génération). En somme les auteurs de ces lectures critiques n'ont retenu de l'ouvrage que le miroir jugé déformant de ce que les professionnels et les pratiques de prise en charge mettent en œuvre, ne donnant aucun ou peu de crédit à la thèse principale qui tente de mettre à jour une dynamique transnationale liée à la diffusion d'une culture psy, dont les Etats-Unis sont à l'époque une préfiguration.

Au-delà de ces indicateurs de réception assez négatifs, il est nécessaire pour expliquer le relativement faible écho de l'ouvrage de Castel et de ses co-auteurs dans les milieux académiques anglophones d'ajouter un autre élément qui renvoie à l'occupation de la thématique par d'autres auteurs, dont un particulièrement central, Nikolas Rose, spécialiste de Foucault et de la psychiatrie au Royaume-Uni. Cet auteur s'inscrit au départ dans une orientation théorique voisine de celle de Castel, mais surtout de Foucault. Dans l'ouvrage qu'il publie avec Peter Miller, *The power of psychiatry* (Polity Press, 1986), la référence à Michel Foucault et à Robert Castel est tout à fait explicite et même en particulier à l'ouvrage de Castel et ses co-auteurs. Rose écrit ainsi dans un ouvrage de synthèse de ses travaux : « As I argued in 1986, it would not be too much of an exaggeration to say that, by that time, we were living in a 'psychiatric society' (for a related argument about the United States that informed my own approach, see Castel et al., 1979) » (Rose, 2019, p. 15). David Garland souligne lui aussi ces liens dans une recension de l'ouvrage de Rose et Miller, tout en insistant sur ce qu'il perçoit comme l'originalité de leur approche : « This new theoretical attitude owed much to the analyses of Michel Foucault and Robert Castel, but it is very far from being a slavish reproduction. Instead these works are used as a source of penetrating and empirically open-ended questions which serve to re-orient research and also to promote highly-informed descriptions of the psychiatric field ».¹¹ A l'examen, la réorientation est au départ loin d'être aussi évidente. En effet, comme Castel, Rose et Miller s'intéressent à cette psychologisation de secteurs apparemment éloignés des institutions de la santé mentale, à l'échelle du lieu de travail, de l'école, des services sociaux ou plus globalement de la communauté, abordant non plus les questions de maladie mentale mais de détresse personnelle ou de souffrance psychique, renouvelant la réflexion sur la question du pouvoir. C'est dans les années 1990 et 2000 que Nikolas Rose va véritablement explorer des questions laissées en friches par le travail de Castel : celui du cerveau et des *brain disorders*, les questions des gènes et de réponses pharmaceutiques. C'est sans doute la raison pour laquelle les références aux travaux de Castel ont disparu des bibliographies des nombreux ouvrages de Nikolas Rose par la suite¹².

L'explosion des travaux sur les therapeutic cultures et l'idéologie du bonheur

Près d'un quart de siècle plus tard, les analyses proposées par Castel sont devenues banales. On pourrait même dire que ces idées ont été digérées et que le diagnostic qu'il proposait au

¹¹ David Galand, « Book review », *Sociological Review*. Vol. 36 Issue 1, 1988, p. 204-207. DOI: 10.1111/j.1467-954X.1988.tb02940.x.

¹² Aucune référence dans ses ouvrages de 1989, *Governing the soul* ; de 1996, *Inventing our selves. Psychology, power and personhood* ; de 2007, *The Politics of life itself. Biomedicine, Power and Subjectivity in the Twenty-First century* ; de 2013, *Neuro. The New Brain Sciences and the Management of the Mind*). Au total, une seule référence à Castel dans l'ouvrage avec Peter Miller de 2008, *Governing the Present* et une dans *Our Psychiatric Future* de 2019. Il est vrai que Castel est passé apparemment sur un autre chantier avec la préparation de son masterpiece : *Les métamorphoses de la question sociale* (1995).

tournant des années 1980 est désormais amplement partagé. Certes, on peut être surpris du fait que les travaux de Castel n'apparaissent pas dans cette littérature anglophone très abondante, dont une petite partie seulement a été traduite en français. Mais n'est-ce pas justement le fait des travaux visionnaires, que d'avancer des idées qui s'imposent d'elles-mêmes au fil du temps.

Quoiqu'il en soit, ces analyses et publications sont tellement nombreuses en ce début de 21^{ème} siècle qu'elles représentent désormais un domaine de savoirs dédiés, des *studies*, comme on dit dans le monde anglo-américain, les *therapeutic cultures studies*¹³. La culture psychologique généralisée est maintenant repérable à l'échelle globale, planétaire, dans toute une série de secteurs de la vie (l'école, le travail, le sport, la vie familiale, la parentalité, etc.), d'où un grand nombre de publications¹⁴ qui vont parfois trouver écho en France, d'où également un certain nombre de mots-clés aujourd'hui intégrés dans le discours à la fois médiatique, politique, professionnel et savant : bien-être, promotion du bien-être, *empowerment*, résilience, développement personnel, *coaching*, etc.

En prenant précisément pour objet ces développements contemporains, sans oublier d'en retracer l'histoire, la plupart de ces ouvrages aiguisent notre point de vue critique sur la promotion et les promoteurs du bien-être. Ils décryptent le sens et les fondements de cette idéologie du bonheur dans les sociétés postindustrielles, tout en défendant une position critique qui rappelle à bien des égards celle de Castel, sans toutefois jamais y faire référence.

Parmi cet ensemble de publications, on peut par exemple mentionner *The wellness syndrome*¹⁵ dont l'objectif est de comprendre comment le mieux-être est devenu une idéologie, avec pour conséquence directe de stigmatiser ceux qui ne savent pas prendre soin d'eux-mêmes. Carl Cederström et André Spicer parlent d'« impératif moral » et de « biomoralité », pour interpréter cette tendance qui transforme en coupables tous ceux qui ne se plient pas à cette obligation morale. Le processus qu'ils décrivent est double : il consiste, d'une part, à externaliser ce qui guide sa propre vie par le recours aux experts et, d'autre part, à internaliser la responsabilité de ce qui nous arrive (avec l'impératif d'autodétermination, de *self-actualization* ou de *self-enhancement*). Nos contemporains seraient ainsi conduits à s'enfermer dans une boucle que les auteurs qualifient de « piège du coaching » ; une boucle très payante pour le marché du conseil, mais non vertueuse du point de vue des individus : « Plus anxieux, isolés ou sous pression nous sommes, plus nous sommes susceptibles de nous tourner vers des services personnalisés payants » (p. 13).

Cette boucle a donc des effets paradoxaux : elle promet le bonheur et génère l'anxiété. Elle se noue autour de l'idée que les individus ont le choix d'aller bien, à condition précisément de faire les bons choix. La quête de bonheur se transforme alors en une quête de l'homme et de la femme parfait.e.s, qui parient sur leurs capacités à construire un *self* potentiel idéal, à coups de programmes, d'auto-enregistrements, de *self-help* et de pleine conscience. Mais cette responsabilisation a, bien entendu, un coût et de lourdes conséquences. La source de résolution des problèmes de la vie actuelle ne réside plus dès lors dans des facteurs extérieurs que l'on pourrait identifier afin de lutter pour les changer, mais en soi-même. C. Cederström et A. Spicer décrivent un véritable *health bazaar*, qui contrôle aussi bien nos jours que nos nuits, nos pratiques alimentaires, sportives, sexuelles, de sommeil pour

¹³ Neyring D., Madsen O. J., Cabanas E., Mills C., Kerrigan D., Eds. 2020. *The Routledge International Handbook of Global Therapeutic Cultures*. London Routledge.

¹⁴ Voir par exemple Furedi F., 2004. *Therapy Culture : Creating Vulnerability in an Uncertain Age*. London, Routledge. Neyring D., Kerrigan D., 2019, *Therapeutic Worlds. Popular Psychology and the Sociocultural Organisation of Intimate Life*. London, Routledge. Ecclestone K., Hayes D., 2019, *The Dangerous Rise of Therapeutic Education*. London, Routledge.

¹⁵ Cederström C., Spicer A., 2015, *The Wellness Syndrome*, Cambridge, Polity Press.

sculpter ce self idéal et nous transmuier en une main-d'œuvre optimale. En miroir, ce marché du bien-être désigne aussi ceux qui ne répondent pas aux critères du *wellness*, et en particulier certaines fractions des couches populaires, comme les « *chavs* », ces jeunes jugés au Royaume-Uni à la fois irresponsables, malsains, inquiétants et dégoûtants, se destinant à cumuler les problèmes pour eux-mêmes (obésité, mauvaise santé, addictions) et à devenir des menaces pour les autres.

Cet ouvrage, comme beaucoup d'autres, retrace les liens entre cette doctrine du bonheur et la pensée dite positive qu'un autre auteur, Barbara Ehrenreich¹⁶ fait remonter au calvinisme. Le chapitre de *Wellness syndrome* consacré à cette doctrine fait une large place au développement de la « psychologie positive ». Au-delà de l'aura de légitimité scientifique apportée par ce courant de la psychologie à la pensée positive, ces auteurs insistent sur l'usage politique qui est fait de cette « science du bonheur ». Par exemple, la manière dont David Cameron s'appuiera au début des années 2000 sur les conseils de Martin Seligman, Président de la puissante association américaine de psychologie, afin de formuler son plan de lutte contre la pauvreté et pour le mieux-être des enfants¹⁷. L'ouvrage d'Ashley Frawley¹⁸ va dans le même sens sous l'angle de la construction des problèmes publics. Elle analyse le discours des experts et des acteurs politiques au Royaume-Uni, mais aussi et, surtout, celui des médias. L'objectif est de comprendre dans quelle mesure le bonheur est devenu un problème et qui sont les différents entrepreneurs de morale qui ont porté cette idée dans le débat public. Selon A. Frawley, le bonheur conçu comme un problème public n'est pas en fait la manifestation d'un désir d'améliorer l'état de bien-être de la population, mais plutôt l'expression d'une peur du futur perçu comme incertain et d'un désir concomitant de s'accrocher au présent.

En 2018, Carl Cederström publie un autre ouvrage¹⁹ qui complète l'histoire de cette idéologie. Il y montre comment le fantasme ou le rêve du bonheur et cet ensemble d'idées ont émergé dès les années 1920, notamment sous la plume du psychanalyste autrichien Wilhelm Reich, avant de connaître un formidable succès dans les années 1960 et 1970, avec la *Beat Generation*, le mouvement du potentiel humain, articulant individualisme, sagesse orientale et hédonisme, et de se marchandiser en centres et stages de développement personnel, pour finalement déboucher dans les années 2000, précisément en novembre 2016, sur l'élection de Donald Trump, symbole du « winner of the american dream », se présentant lui-même comme le prototype du *self-made man*. Une fois encore, les rapprochements avec la société psychiatrique avancée sont frappants, mais il n'en est jamais fait mention.

¹⁶ Ehrenreich B., 2009, *Smile or die. How positive thinking fooled America and the World*, Londres, Granta Books.

¹⁷ David Cameron considérait ainsi, publiquement, dans des allocutions en 2007, pour justifier ses réformes et notamment le recours aux neurosciences et à l'imagerie du cerveau : « We have the unhappiest children in the world » (« Nous avons les enfants les moins heureux du monde »). Cederström et Spicer explique ainsi que D. Cameron a décidé de lancer une vaste étude sur le bien-être, au moment même où il faisait adopter de sévères mesures d'austérité. Pour ces chercheurs, il est manifeste qu'il s'agissait avant tout de détourner l'attention de l'opinion publique et d'ouvrir un contre-feu aux ardent discussions sociopolitiques du moment, en particulier sur l'effritement des services publics. En vendant le message de la psychologie « vous avez votre destin entre vos mains », il était donc question de signifier qu'il était inutile d'attendre davantage des pouvoirs publics. La manière dont D. Cameron s'est s'emparé des leçons de la psychologie positive est une preuve de plus la collusion entre ce courant d'idées et les défenseurs du néolibéralisme.

¹⁸ A. Frawley, 2015, *Semiotics of Happiness: Rhetorical Beginnings of a Public Problem*, London, Bloomsbury.

¹⁹ Cederström C., 2018, *The Happiness Fantasy*, Cambridge, Polity Press.

Par fantasme ou rêve de bonheur, Cederström ne veut pas signifier qu'il n'y rien de réel en cela. Au contraire, il s'emploie à montrer les effets bien réels de ces fantasmes en tant qu'ils organisent nos représentations collectives, nos émotions et notre vision de la vie bonne. Ce que révèle cet ouvrage original est précisément le passage de ce rêve d'une autre vie formulé par la génération de la contre-culture en quête d'émancipation des règles du jeu de l'ancien monde au néolibéralisme brutal d'aujourd'hui. Mais il ne s'agit pas d'une contradiction. Le sociologue américain Daniel Bell nous avait pourtant prévenu dès 1976, rappelle C. Cederström, que l'hédonisme – au sens du plaisir comme mode de vie – était à la fois une justification culturelle et morale du capitalisme.

Un dernier exemple de cet ensemble de publication est l'ouvrage d'Edgar Cabanas et Eva Illouz²⁰, publié en 2018 en France. Dès sa sortie, il a attiré l'attention des médias et suscité le débat. Ce livre revient sur le courant de « psychologie positive » qui, en quelques décennies, a fourni une importante légitimité scientifique à ce qui, jusque-là, relevait surtout de guides de bien-être, de psychologie populaire et de *self-help*, garnissant les étagères et les têtes de gondole des maisons de la presse dans les gares et les aéroports. Dans *Happycratie*, l'objectif dépasse la critique épistémologique et méthodologique de la légitimité scientifique du concept de bonheur (que ce soit d'ailleurs en psychologie ou en économie) pour aborder la question des acteurs qui portent ce courant de pensée et décrypter les intérêts et les postures idéologiques qu'ils servent. En procédant ainsi, E. Cabanas et E. Illouz révèlent que ces experts en bonheur et en pensée positive « entérinent l'idée selon laquelle la richesse et la pauvreté, le succès et l'échec, la santé et la maladie seraient de notre responsabilité » (p. 17), et cherchent à valider les idées néolibérales selon lesquelles « il n'y aurait pas de problème structurel, mais seulement des déficiences individuelles, autrement dit, et pour citer une formule de Margaret Thatcher inspirée de Friedrich Hayek, qu'il n'y aurait pas de société, mais seulement des individus » (ibid.).

Le monde du travail est l'un des secteurs où se déploient manifestement ce projet de pensée positive et ce passage à l'autocontrôle. E. Cabanas et E. Illouz y consacrent un long développement pour montrer comment dans le secteur du management, on est passé du modèle forgé par les théories de précurseurs comme Elton Mayo, dans les années 1930, défendant la gestion des ressources humaines et la qualité des relations au travail, ou Abraham Maslow avec sa fameuse pyramide des besoins (1943) considérant les besoins physiologiques et de sécurité (y compris d'emploi) comme préalables au besoin d'accomplissement personnel, à un modèle de pyramide inversée inspiré de la pensée positive, dans lequel l'épanouissement et l'adhésion à une culture d'entreprise sont devenus la priorité pour garantir une meilleure productivité. « Cette "culture d'entreprise" a permis d'envisager très différemment le rapport du salarié à son organisation : ce rapport, qui jusque-là était défini par le contrat de travail a progressivement laissé place à un rapport moral, basé sur la confiance et l'implication... brouillant ainsi la frontière entre le milieu professionnel et la sphère privée » (p. 133) et débouchant aussi sur « l'affaiblissement des régulations étatiques du marché du travail et la normalisation d'un modèle promouvant l'idée de responsabilité individuelle aux dépens de la responsabilité collective et de la solidarité. Le travail est ainsi dépolitisé et psychologisé » (p. 139). Désormais, le bonheur est la condition de l'efficacité au travail et le management a pour objectif de le promouvoir en ayant recours à une organisation du travail horizontale, sans hiérarchie, auto-administrée, un management sans chef apparent, mais où chacun, sous le regard de tous et évaluant chacun, est son propre chef. Ce modèle managérial nourri de la psychologie positive « refaçonne l'identité du salarié » et lui fait porter le fardeau des incertitudes du marché,

²⁰ Cabanas E., Illouz E., 2018, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle.

tout en l'accompagnant d'agents chargés de veiller à son bonheur, les « *Chief happiness officers* ». ²¹

Conclusion

Evoquer la réception de l'œuvre de Robert Castel à l'échelle internationale est un exercice complexe. Si l'écho de ses publications est clair en Amérique latine, que l'on peut apprécier au travers des liens et des amitiés qu'il y a noués, des travaux et publications qui s'inspirent de son œuvre et des indicateurs de citation et de traduction, cet écho est nettement moins évident dans le monde anglophone. Il est vrai que Robert Castel, comme d'autres sociologues de sa génération, n'a pas cherché à renforcer son apprentissage de cette langue qui est devenu désormais la *lingua franca* du monde académique et intellectuel actuel.

Il faut donc dépasser ces indicateurs habituels de réception que sont les citations ou les références à son œuvre et même les commentaires sur les versions traduites de ses travaux. La publication de son ouvrage avec Françoise Castel et Anne Lovell sur la situation du dispositif de santé mentale aux Etats-Unis est une occasion d'explorer la réception de ses idées de recherche dans le monde anglophone. Nous espérons être parvenu à montrer que la réception de ce travail ne peut se limiter aux notes critiques sur la version anglaise parue dans quelques revues au début des années 1980. Il est nécessaire de prendre la mesure d'au moins deux autres phénomènes : d'une part, l'importance de la place qu'occupe à cette époque le travail de Michel Foucault, dont le décès va encore intensifier le rayonnement sur les questions de santé mentale, de traitement de la folie et de gouvernementalité, mais aussi et peut-être surtout d'autre part, le développement d'un important chantier de réflexions, de recherches et de publications qui s'inscrivent dans les pas de ce travail précurseur mais aussi de beaucoup d'autres à propos de la généralisation de la culture psy, de « l'imagination psychologique », comme l'ont qualifié Daniel Nehring et Ashley Frawley, en reprenant Wright Mills ²².

En effet, dans *L'imagination sociologique*, Charles Wright Mills alertait déjà en 1959 sur les travers de ce qu'il proposait d'appeler « psychologisme », soit « toute tentative qui cherche à expliquer les phénomènes sociaux en fonction de faits ou de théories sur la constitution des individus ». Il nous invitait déjà à « pratiquer un empirisme beaucoup plus large pour prendre conscience des problèmes de structure et de leur valeur explicative pour la conduite individuelle... Un dogme épistémologique veut que les empiristes abstraits soient systématiquement a-historiques et s'abstiennent de faire du comparatisme ; ils ne veulent étudier qu'à petite échelle et ils tendent vers le psychologisme. A aucun moment ils ne font usage de l'idée fondamentale de structure sociale historique, ni lorsqu'ils définissent leurs problèmes, ni lorsqu'ils commentent leurs découvertes microscopiques. » ²³

L'exemple de la réception de *La société psychiatrique avancée* dans le monde anglophone permet de saisir qu'il s'agit moins du rayonnement d'un auteur que de celui d'une perspective, celle d'une manière de penser sociologiquement notre présent.

²¹ On pourra lire aussi Binkley S., 2014, *Happiness as enterprise. An essay on neoliberalism*, Albany, State University of New York press.

²² « Where Mills emphasized the embeddedness of private suffering in larger social structures, the psychological imagination tends to see public issues as ultimately reducible to private troubles amenable to change at the individual level. » D. Nehring, A. Frawley, « Mindfulness as a self-help fad. The mindfulness industry, popular psychological knowledge and the sociological imagination », in Neyring et al. 2020, p. 130.

²³ G. Wright Mills, *L'imagination sociologique*. Paris, Maspero, 1983, p. 71.

